

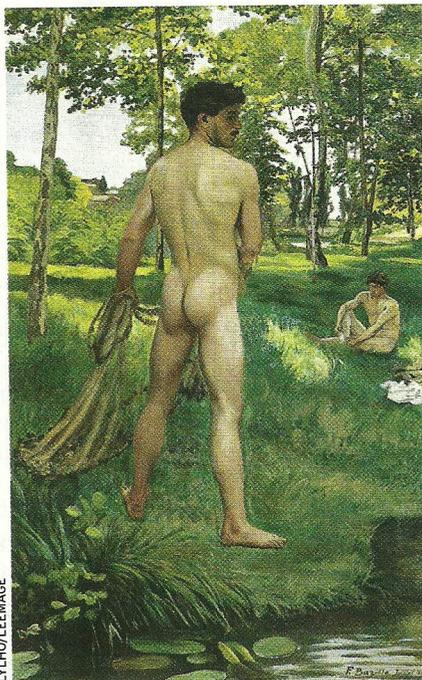
L'homme porté aux nus

C'est une première en France ! Le corps masculin dans toute sa nudité est enfin exposé au musée d'Orsay. Le sujet, qui a pourtant inspiré de nombreux artistes, a toujours été tabou. Pour L'Express, le dramaturge Olivier Py commente cinq œuvres.

Par **Annick Colonna-Césari**

Les musées ont pris l'habitude d'exposer des femmes déshabillées et les visiteurs ne s'en offusquent plus. Montrer une flopée d'hommes dans le plus simple appareil, aucun, ou presque, ne s'y était risqué. Et surtout pas une institution classique telle que le musée d'Orsay. On se demande bien pourquoi, car le nu masculin est un thème aussi vieux que le monde – de l'art. Dès l'Antiquité, les artistes ont sculpté le corps de l'homme ; modèle idéal repris par les peintres de la Renaissance et qui constitua, jusqu'au XIX^e siècle, le fondement de l'enseignement académique. Mais la religion est passée par là, avec ses pudeurs et ses interdits. Aujourd'hui encore, alors que « les inhibitions semblent largement levées, le dévoilement du corps masculin reste tabou », reconnaît Guy Cogeval, président d'Orsay et l'un des commissaires de l'exposition. Pour présenter *Masculin/Masculin*, L'Express a demandé à Olivier Py, nouveau patron du Festival d'Avignon, de commenter certaines œuvres.

Ce projet, Guy Cogeval l'avait en tête, avant même d'être nommé, en 2008, à la direction du musée parisien, mais



LYHOLE/LEEMAGE

il a souvent été dissuadé de le mettre à exécution. « L'exposition *Nackte Männer*, qui s'est tenue au Leopold Museum, à Vienne, en 2012, m'a donné le courage d'affronter la question », explique-t-il. Ainsi a-t-il repris le concept, qu'il a adapté à sa propre vision – parmi les 200 œuvres présentées, seules 12 ont été prêtées par l'institution autrichienne.

Embrassant plus de deux siècles, l'exposition parisienne, dans laquelle conversent peinture, sculpture et photographie, montre que beaucoup d'artistes, néoclassiques, romantiques, symbolistes ou même avant-gardistes, ●●●

IDÉAL MASCULIN

▲ **Le Pêcheur à l'épervier**, par Frédéric Bazille, 1868.

► **Mercur**, par Pierre et Gilles, 2001.

« Ce tableau de Bazille est d'une beauté absolue. Il est d'autant plus intéressant que les impressionnistes ne s'intéressent généralement pas au corps masculin. Il les met mal à l'aise parce qu'il renvoie à la tradition. Bazille, ici, dépasse la querelle des Anciens et des Modernes. Il place son pêcheur au milieu de la nature et le peint selon les canons classiques de beauté, représentant un corps "masculin-masculin", aux antipodes de celui d'un éphèbe. Pierre et Gilles reprennent ces mêmes canons, un siècle et demi plus tard, ce qui donne à leurs photos l'aspect de grands classiques. Comme ils le font souvent, ils s'inspirent de la mythologie. Mais cette image a tout d'une énigme. Le casque que porte Mercure me fait penser à ceux des soldats de la Wehrmacht. Ce qui, connaissant Pierre et Gilles, n'est pas un hasard. De la même façon, le caducée, autre attribut de la divinité, prend l'apparence d'un serpent vivant. Il faut là aussi sans aucun doute y voir la tentation de la chair. »





S. MARÉCHALLE/RMN-GRAND PALAIS

L'ART DU SUBTERFUGE

◀ **Saint Sébastien martyr dans un paysage**, par Guido Reni, vers 1620.

▼ **Saint Sébastien**, par Alfred Courmes, 1935-1936.

« Saint Sébastien a servi d'excuse érotique masculine et sadomasochiste, et ce tableau de Guido Reni n'échappe pas à la règle. En art, la mystique est presque toujours associée au féminin. La figure de saint Sébastien, c'est donc la représentation de la jouissance féminine à laquelle l'homme peut accéder. Ce qui est beau, dans ce tableau, c'est que le saint est associé à un monde qui bat dans l'obscurité. Il est la lumière de la jouissance dans le monde éteint. Le traitement qu'en a fait Alfred Courmes, trois siècles après Reni, est intéressant. Il reprend l'imagerie pseudo-religieuse - le saint ligoté à sa colonne - et les topics gays, mais il adopte en même temps une grammaire surréaliste. Ce genre d'images est rare, car les surréalistes, Breton en tête, étaient généralement homophobes. »

●●● se sont frottés, à un moment ou un autre, à l'exercice de la nudité. Non sans précautions d'ailleurs, sans trop insister sur la représentation de l'organe sexuel, figuré de manière anecdotique, jamais en érection, lorsqu'il ne se trouve pas dissimulé sous une draperie ou par le fourreau d'une épée. Mais l'on constate qu'en dépit du temps les canons de beauté n'ont guère changé. Alors que l'archétype féminin a varié en fonction des époques et des modes, l'idéal masculin conserve sa permanence : même musculature athlétique, mêmes fesses galbées. Des tableaux académiques de David aux kitschissimes photos des trublions Pierre et Gilles, le modèle de virilité reste immuable.

La dimension sexuelle a toujours été éludée par les historiens

En filigrane, l'exposition laisse apparaître que la nudité masculine est indissociable de la sensualité. On s'en serait douté. C'est pourtant la dimension sexuelle que les historiens d'art avaient jusqu'à présent préféré éluder. « Ils peuvent passer des heures à expliquer le plissé d'une tunique, sans remarquer qu'un corps est désirable », plaisante Guy Cogeval. Les artistes sont évidemment les premiers à s'être penchés sur la question, chacun ●●●



P. SCHMIDT/MUSÉE D'ORSAY

●●● à sa façon. David et ses émules, Fabre, Girodet, ou encore Flandrin ont magnifié la beauté sous l'angle de l'héroïsme, d'un pinceau tellement ardent que certains de leurs nus sont devenus des icônes pour les gays, alors qu'eux-mêmes ne l'étaient pas. D'autres ont recouru aux subterfuges, se réfugiant derrière les allégories mythologiques ou religieuses. Le destin tragique de saint Sébastien n'a ainsi cessé de servir de prétexte à l'exaltation des sens. « Le corps martyrisé transcendé par la souffrance endurée pour la foi permet à l'âme de se rapprocher de Dieu », peut-on lire dans l'exposition. Et aux spectateurs de se rincer l'œil en toute bonne conscience, faudrait-il ajouter.

Une nudité qui continue de faire peur

Au xx^e siècle, l'expression du désir s'est faite plus évidente. Les clichés du baron allemand Wilhelm von Gloeden ne laissent planer aucun doute sur l'intention de leur auteur. Tout comme les scènes de douche peintes par le Soviétique Alexandre Deineka. Ou les dessins de Jean Cocteau illustrant les amours entre garçons, et les photos des Américains Robert Mapplethorpe et David LaChapelle. Pour autant, la nudité masculine continue de faire peur. On se souvient de la polémique déclenchée, en 1971, par la photo d'Yves Saint Laurent signée de Jeanloup Sieff. A Vienne, la campagne d'affichage du Leopold Museum a aussi provoqué le scandale. En cause, un cliché de Pierre et Gilles montrant trois footballeurs dévêtus, à l'exception de leurs chaussettes et de leurs baskets. Devant les protestations, les organisateurs ont dû recouvrir les sexes des joueurs d'un carton rouge. Les footballeurs à la plastique irréprochable figurent dans l'accrochage parisien. On s'en réjouit d'avance. ● A. C.-C.

Masculin/Masculin. L'homme nu dans l'art de 1800 à nos jours.

Musée d'Orsay,

Paris (VII^e). Jusqu'au 2 janvier 2014.

A lire : **Masculin/Masculin**, le catalogue de l'exposition, Flammarion, 300 p., 39,90 €.



UN NU ENGAGÉ

Coup de grisou, par Henri Greber, entre 1892 et 1896.

« Quelle magnifique sculpture et quelle idée géniale ! Ce mineur aux vêtements arrachés par une explosion a presque la position, profondément érotique, du Faune Barberini. Mais cette œuvre possède aussi une autre signification, ce qui en fait l'originalité : associant des valeurs de gauche au corps masculin, elle illustre la souffrance prolétaire. On n'est pas loin de l'iconographie bolchevique, mais s'y ajoute l'audace érotique. C'est le désespoir des mineurs qui, sur le mode troublant, est raconté là. »